

VITO FILMS ET NAÏA PRODUCTIONS PRÉSENTENT
NOUS ÉTIIONS 6... UNIS COMME LES 5 DOIGTS DE LA MAIN



SAMI BOUJILA
TEWFIK JALLAB
MÉLANIE DOUTEY
HUGO BECKER
KOOL SHEN

PARADISE

SETH GUEKO
DOSSEH
HACHE P
HUBERT KOUNDÉ
NESSBEAL

BEACH

UN FILM DE
XAVIER
DURRINGER



AVEC FLORE BONAVENTURA SONIA COULING CHALAD NA SONGKHLA SCÉNARIE XAVIER DURRINGER ET JEAN MIEZ PRODUIT PAR VITO FILMS ET NAÏA PRODUCTIONS PRODUCTEURS ISAAC SHARRY PHILIPPE AIGLE SÉVERINE LATHUILLIÈRE BRUNO PETIT
IMAGE MARIE SPENCER AFC MONTAGE JULIEN REY SON GUILLAUME SCIAMA DAVID AMSALEM LOIC COURBE RÉGIE ERIC DURRINGER COSTUMES SCRAYA ATTALI MUSIQUE ORIGINALE 3ÈME DONNE JULIEN REY SAMIR EL HAMMAMI
UNE COPRODUCTION VITO FILMS NAÏA PRODUCTIONS 7 APACHE FILMS DIGITAL DISTRICT AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINE+ EN ASSOCIATION AVEC COFINOVA 14 ET LA BANQUE POSTALE-IMAGE 11 AVEC LA PARTICIPATION DE WT FILMS AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE

VITOfilms



7 Apache

DIGITALDISTRICT™

CANAL+

© 2014 VITO FILMS - NAÏA PRODUCTIONS - 7 APACHE FILMS - DIGITAL DISTRICT

CINE +



OCEAN FILMS
DISTRIBUTION

VITO FILMS et NAÏA PRODUCTIONS
présentent

SAMI BOUJILA
TEWFIK JALLAB
MÉLANIE DOUTEY
HUGO BECKER
KOOL SHEN

PARADISE BEACH

SETH GUEKO
DOSSEH
HACHE P
HUBERT KOUNDÉ
NESSBEAL

UN FILM DE
XAVIER
DURRINGER

SORTIE LE 20 FÉVRIER 2019

Durée : 1h33

DISTRIBUTION
OCEAN FILMS DISTRIBUTION
99, Quai du Docteur Dervaux
92602 Asnières-sur-Seine Cedex
Tel : 01.47.91.70.39
ocean@ocean-films.com

PRESSE
François Hassan GUERRAR
64, rue de Rochechouart
75009 - Paris
presse@granecoffice.com

Matériel disponible et téléchargeable sur www.ocean-films.com

SYNOPSIS

Une équipe d'anciens braqueurs est arrivée au Paradis : Phuket, sud de la Thaïlande. Désormais commerçants, ils coulent des jours heureux. Jusqu'au jour où le diable débarque : Mehdi, condamné à 15 ans de prison lors du braquage, vient récupérer sa part du gâteau. Seul problème, il n'y a plus de gâteau. Et le diable est affamé.



XAVIER DURRINGER ENTRETIEN

Un peu plus de vingt ans après J'irai au paradis car l'enfer est ici, vous revenez à un film autour du grand banditisme, sujet auquel vous semblez porter un intérêt particulier...

A l'origine, il y a ma rencontre avec Jean Miezi, il y a plus de trente ans maintenant. On a écrit Paradise Beach ensemble. De par son passé d'ex-gangster et d'ex-taulard, Jean véhicule des histoires et des connaissances dignes de tragédies shakespeariennes. Or, à travers le genre qui lui est propre, le film noir, le grand banditisme est peuplé de personnages extrêmes qui vivent entre les vivants et les morts, qui disparaissent généralement très jeunes. L'idée avec Paradise Beach était de renouveler les codes de ce milieu. En Thaïlande, où j'ai travaillé sur trois films déjà, je me suis aperçu que les truands, nés dans les 80's ou 90's, regroupés dans le sud vers Pataya, Phuket ou Bangkok, avaient changé. Les Corses, les Marseillais, la banlieue sud, c'est fini. Désormais, les truands roulent en T-Max, le crâne rasé et la barbe bien taillée, en short et en tongs... et avec un calibre !

Comment résumez-vous Paradise Beach ?

L'histoire est simple : ils sont six, ont fait un braquage en France, l'un d'eux reste sur le carreau et, quinze ans après, il vient chercher son oseille auprès de ses complices qui se sont barrés en Thaïlande. Ils se sont embourgeoisés, ont des commerces, des restos. Et on raconte comment, par la parole, on peut dissoudre un groupe. Autant le héros de J'irai au paradis car l'enfer est ici s'appuyait sur Saint François d'Assise, autant celui de Paradise Beach s'appuie sur Nicolas Machiavel. On retrouve à travers cette histoire les trois grandes questions de Machiavel : on oublie plus facilement la perte de son père que celle de son patrimoine ; un homme neutre est un homme mort ; si vous avez un conseiller qui ne vous apprend rien, pourquoi le garder, s'il vous apprend tout, pourquoi ne prend-t-il pas votre place. A cela, j'ajoute le rapport entre l'amitié et la famille, les liens du sang sont-ils plus forts que ceux des potes. Je pose un regard sur des gens qui ont grandi avec Tupac, le West coast et le East Coast, le rap des années 1990... Montrer ces nouvelles générations, éviter la codification des quartiers marseillais ou parisiens, dans des décors d'une beauté absolue où rien n'est cher, les filles sont jolies... et faire débarquer, dans ce paradis, le Sheitan qui n'en a rien à foutre du lieu idyllique où ses amis se trouvent, et qui ne veut qu'une chose : récupérer son pognon et partir vivre avec sa femme. Il pourrait très bien céder à la tentation, qu'on lui file un bar, une Mercedes, et puis il fait sa vie là-bas... Mais son cerveau ne connecte pas ainsi, la fiche ne rentre pas dans la prise.

Ses intentions ont pourtant l'air plutôt bonnes et respectables au début...

En ont l'air, seulement... Il représente à la fois le grand frère et une figure du grand banditisme d'aujourd'hui, comme pouvaient l'être autrefois Gaëtan Zampa. Son nom suffit à terroriser et là, comme en plus il sort de prison, on se doute que le gars est cramé. Ils flippent tous à son arrivée. Quand on connaît les gros gangsters de ces dernières années et

qu'un fêlé comme ça débarque, c'est la panique –surtout s'il vient récupérer de l'oseille ! Il a vieilli, il est calme, mais l'état d'esprit demeure. On sait que ce n'est pas le genre à se faire carotter ou à pardonner. Tout se passe bien jusqu'à ce qu'on le fasse saigner –au propre ou au figuré, qu'importe ! Il redeviendra alors celui qu'il est vraiment, avec une incroyable force de frappe.

Pour autant, il ne semble pas réagir à chaud. Il réfléchit beaucoup avant d'agir.

J'ai voulu faire un film à strates. D'abord, on raconte l'histoire d'un mec qui débarque en Thaïlande pour récupérer son pognon et qui va tout faire péter de l'intérieur afin de reprendre le pouvoir que son frère et ses potes ont perdu. Ensuite, le film illustre des punchlines de Machiavel ou de la culture punk des années 1980 : « Si tu crois que la violence ne résout rien, c'est que tu n'as pas frappé assez fort », « On oublie plus facilement la mort de son père que celle de son patrimoine »...

Ce qui explique le machiavélisme du personnage dans la deuxième partie...

Ce n'est pas un mec bien. Pas plus que les autres. J'ai placé dans le film une phrase de Jean Miezi que j'adore, rapport à tous ceux qu'il a connus : « Il y a beaucoup de gens qui meurent et qui ne savent même pas pourquoi. » Dans les bandes, dans les gangs, les gars ignorent souvent pourquoi on leur tire dessus : pour un mot de trop, un regard de travers ? C'est ce que raconte Paradise Beach. Certains se font supprimer sans comprendre. Faites bien attention à ce que dit Franck (Hugo Becker) au début du film : on le prend pour une trompette, mais tout ce qu'il annonce se vérifiera.

Et quid des codes du milieu à l'ancienne ? Ils ont disparu ?

Ils sont inoxydables au cinéma, et je m'en sers bien évidemment, mais je veux les inscrire dans une modernité. Cette modernité, je la voulais dans les images. Un format Scope, une lumière très travaillée, avec un soin particulier sur les couleurs, et avec une codification des années 80 et 90 puisée dans les clips américains et le cinéma sud-coréen. Tout cela pour créer une esthétique et y faire naître l'enfer.

Fait rarissime dans un polar, vous avez pris une femme, Marie Spencer, comme chef-opérateur...

Elle a apporté une telle puissance au projet, avec une vision à la fois douce et tranchée sur cet univers de mecs. C'est un parti pris réfléchi d'avoir choisi une femme. Elle a le recul nécessaire sur l'histoire qu'un homme n'aurait pu avoir.

Vous vous évertuez à aller à l'encontre de l'image d'Epinal des malfrats véhiculée par le cinéma en ne les rendant pas sympathiques...

Ce propos rejoint la troisième strate de Paradise Beach, le versant sociologique et politique illustré par une morale inéluctable : tu veux être un voyou et prendre un flingue, d'accord, mais tu ne passeras pas la barre des 40 ans. Car on n'est jamais trahi que par ses amis. Les ennemis ne trahissent pas, ils vous font la guerre. Les gars dont je parle se comportent comme ils se comportaient dans les années 70 au Maroc, dans les années 80 en Espagne... Aujourd'hui,

ils sont en Thaïlande, demain ils se trouveront peut-être aux Philippines... Mais le schéma reste le même. Ils vivent comme des colons qui ont des business, qui exploitent... La séquence où Winny (Kool Shen) ordonne à sa femme, lors du déjeuner où ils sont tous réunis, de mettre ses mains sur la tête pour la punir, c'est une anecdote authentique que m'a racontée Jean Miezi. « Je vois qu'il y en a qui n'ont pas changé » commente Mehdi (Sami Bouajila). Le film est truffé de ce genre de séquences qui montre le milieu du grand banditisme tel qu'il est. Jean Miezi, encore lui, m'a bien expliqué la différence entre ces types-là et nous. On a un problème avec quelqu'un, parce qu'il doit de l'argent, parce qu'il couche avec votre femme, au pire du pire, on lui casse les dents ou les genoux. Eux, ils le butent direct.

Vous dressez un portrait peu reluisant de la police et de l'armée thaïlandaise. Vous n'avez pas eu de souci pour tourner dans le pays ?

Non, car la synthèse du film est une réalité : à la fin, c'est les Thaïs qui l'emportent, de la même manière que historiquement, tout pays investi par des colons reprend toujours le dessus. De fait, le tournage s'est déroulé merveilleusement bien. J'avais déjà tourné trois fois là-bas : Chok-Dee, un film sur la boxe thaï avec Bernard Giraudeau, puis Lady Bar et Lady Bar 2, deux téléfilms. D'ailleurs, je parle thaï couramment, ce qui est bien pratique pour bosser avec des équipes locales sur les cascades et effets spéciaux, des gens régulièrement demandés par les Américains.

Pourquoi avoir pris des rappeurs ?

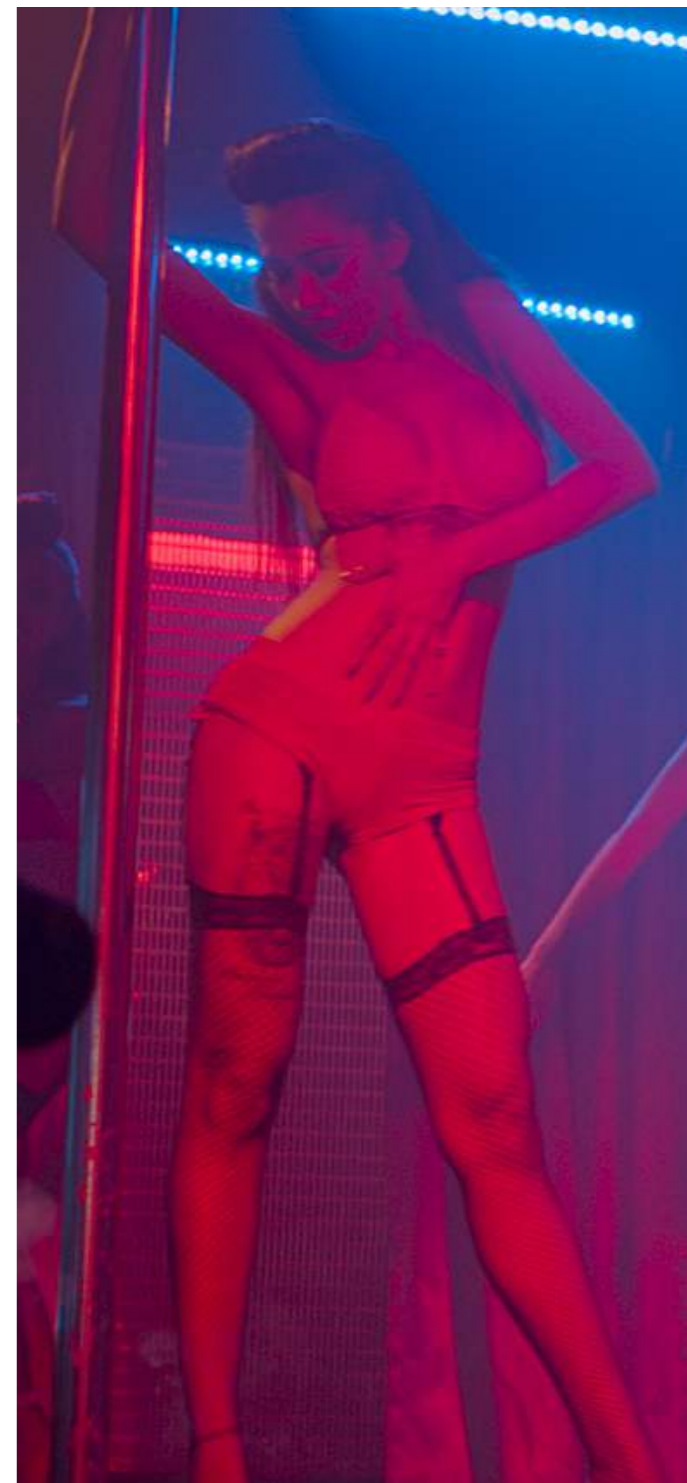
Parce que ces mecs ont grandi là-dedans, ont tous des potes, des frères, des cousins qui sont comme les personnages qu'ils interprètent. Je ne citerai personne, mais le frangin de l'un d'eux est en taule pour avoir buté un mec au fusil à pompe, deux autres sont passés par la case prison... Ils connaissent les codes, les attitudes... Même les fringues ! Ils ont choisi eux-mêmes ce qu'ils portent à l'écran. Seth Gueko a vu mes films alors qu'il vivait en Thaïlande et les aimait à ce point qu'il citait des répliques dans ses raps. Je n'ai pas eu de mal à le convaincre. Et puis je suis allé chercher Dosseh, Nessbeal, Hache P, Kool Shen, Jason Vorees... On m'a traité de dingue : partir avec des stars du rap à Phuket, ça va être l'enfer... Ça a été tout le contraire : j'avais des mecs super investis, hyper réglos. Et capables de jouer au cordeau des états émotionnels très forts, avec un maximum de crédibilité. Et tous doués d'une identité bien à eux : Seth avec ses têtes de morts tatouées sur le crâne et son corps qui est un livre ouvert, Nessbeal qui mesure 1,90 m et a un corps tout sec, Dosseh avec sa petite barbe rouge...

Et face à eux, il y a Sami Bouajila...

J'avais tourné avec lui Ne m'abandonne pas, un téléfilm sur la radicalisation. Ce que j'aime chez lui, c'est qu'il est extérieur à toute considération. C'est un loup solitaire dans le cinéma. Doté d'une force et d'une dignité hors du commun, il n'a pas d'étiquette, échappe à tout archétype, on ne sait pas ce qu'il a dans la tête quand il joue. Il y a quelque chose de fascinant chez lui. Il est unique en son genre. Dans les quinquagénaires, je ne voyais que lui pour tenir tête et avoir une incidence sur six stars du rap.

Et comment avez-vous choisi les autres comédiens ?

J'avais l'accord de Sami. Je cherchais celui qui jouerait son frère. Je donne rendez-vous à Tewfik Jallab dans un café près de la Bastille. On discute, je lui parle du rôle, il me dit qu'il adore Sami... et à ce moment-là, entre dans le bar Sami qui passait par là par hasard avant d'aller prendre un train ! J'en ai encore la chair de poule ! J'ai su, à ce moment-là, que le film se ferait avec ces deux-là. Tewfik, qui a un talent de dingue et qui est beau comme un dieu, va grimper très haut. Sont arrivés ensuite Hubert Koundé, excellent comédien qui revient très fort, Hugo Becker, le plus jeune de la bande, qui est impressionnant... Et puis il y a Mélanie Doutey, une actrice incroyable, qui apparaît sans maquillage pour être dans la peau de cette femme qui a attendu son mec des années. La vraie femme du voyou, ce n'est pas une poupée Barbie !





SAMI BOUAJILA ENTRETIEN

Comment vous a-t-il présenté le personnage de Mehdi ?

Comme je l'ai perçu en lisant le scénario : un revanchard qui a des comptes à régler. Je l'ai assumé totalement comme tel avec un réel plaisir d'incarner un sanguin, plus retors qu'il n'y paraît.

On sent chez vous une véritable appétence à incarner ce genre de personnages...

On m'en propose de plus en plus ! Mehdi a des comptes à régler, veut récupérer ses 400 000 euros et c'est un colérique. Il lui est arrivé un coup dur, il a pris quinze ans de taule, et quand il débarque en Thaïlande, il prévient tout de suite ses potes : « Ecoutez les gars, je ne vais trainer avec vous, je veux juste récupérer ma tune et je repars. » En fonction de la réponse et des tergiversations qu'il y a derrière, il va réagir au quart de tour. La machine de guerre est prête. S'il en préserve un, c'est son frère. A part lui, les autres n'existent plus. Le gars est sans scrupules, affuté, frontal. Même avec sa femme, il est roublard, sans pitié.

En fait, il n'est pas du tout sympathique ?

Non, et c'est bien pour cela que j'ai pris mon pied à l'incarner. Un vrai voyou, vous lui parlez mal, il regarde d'abord si ses enfants sont derrière lui, s'il n'y a pas de police alentour, et s'il a une lame, il vous plante tout de suite. Et s'il voit que vous êtes plus fort que lui, il attend que vous vous retourniez pour vous attaquer. C'est vicieux ce genre de type. J'en ai fait peu des comme cela, finalement. Aussi teigneux et méchant, je veux dire. C'est vraiment le Sheitan, ce mec ! Et la meilleure façon de l'interpréter, c'est de le faire sec, sans bavures, comme dans la séquence où je vais exécuter les types dans la boîte de nuit. En un mot, déterminé.

Le look du personnage se passe également de fioritures. Vous semblez même peu maquillé...

Je vais vous faire un aveu : sauf exception comme sur Omar m'a tué, je passe très peu par le poste maquillage qui est ma hantise. Sur Paradise Beach, la maquilleuse était la même que sur Good luck Algeria et me connaissait par cœur. Elle savait qu'elle n'aurait pas grand-chose à faire avec moi. D'autant que les vrais voyous ne sont jamais très apprêtés.

Comment s'est passé le tournage avec les rappeurs ?

A merveille ! On était une bande de lascars avec une éducation commune, issu du même milieu social. Arrivés en Thaïlande, on s'est flairé, et ça a collé tout de suite. Je me suis isolé comme à mon habitude quand je tourne, mais ils étaient tous ultra bienveillants. Je passais mes soirées à les écouter, je me régalaient de leurs anecdotes, mais il y a chez un mec comme Kool Shen par exemple, une intelligence redoutable. Ou chez Seth Gheko, un cœur d'ange, il est adorable, à toujours chercher le mot juste. Tous étaient gentils. Et puis sur le plateau, il fallait s'aligner sur leur jeu parce qu'ils sont criants de vérité, on sent le vécu ! Xavier,

très pédagogue, s'est épanché pendant trois jours avant le tournage pour nous raconter le film qu'il voulait, d'où lui venait l'histoire, comment il la rêvait. Ne restait plus qu'à faire un travail de groupe entre les acteurs qui apportaient leur expérience et les rappeurs qui apportaient la leur.

Et parmi les acteurs, il y a Tewfik Jallab.

C'est comme à l'écran, c'est mon petit frère ! Il est jeune, beau gosse, mais attention, c'est un bonhomme ! Il est sain, sort du conservatoire, a une présence de dingue et quand il joue, c'est une lame de rasoir.

Et puis il y a Mélanie Doutey, un des rares éléments féminins du film...

Elle était curieuse et avait envie de frayer avec l'univers de Xavier. Très vite, elle s'est éclatée, seule femme dans une bande de mecs qui nous tenait malgré tout la dragée haute.

Comment définiriez-vous l'univers de Xavier Durringer ?

On est de la même génération et il a toujours eu un point fort : l'écriture. Il a toujours été également à fond sur les films de gangsters. Il affectionne le genre, mais il l'aborde avec une générosité et une profondeur qui lui sont propres. Sa vision est très réaliste, très documentée, mais empreinte d'une certaine poésie.



QUESTIONS SUBSIDIAIRES

Comment présentez-vous et percevez-vous le personnage que vous incarnez dans Paradise Beach ?

Dosseh : Dango est le chef d'un gang opposé à celui de Mehdi (Sami Bouajila). Il appartient à une nouvelle école du banditisme issu des banlieues.

Nessbeal : Je vois slim comme un mec pris entre deux feux. Il est proche des jeunes et des anciens. En même temps il fait tout pour que les choses s'arrangent. C'est un mec cool qui évite les problèmes, mais une pluie de bastos va mettre fin à ses bonnes intentions.

Kool Shen : Winny est un gars plutôt honnête en amitié, mais ses méthodes assez rustres montrent qu'il est assez bas de plafond.

Seth Gueko : Zak, c'est le meilleur ami de Mehdi. Il est capable de tout pour lui. Il se trouve qu'il y a beaucoup de correspondances entre Zak et moi. Je vis en Thaïlande depuis dix ans où je suis propriétaire d'un bar. Et puis Xavier Durringer voulait un expatrié blanc avec des tatouages... Je sais qu'il a conçu ce rôle en pensant un peu à moi. Pour mes débuts au cinéma, je trouve super cool de sa part de m'avoir mis le pied à l'étrier de cette manière.

Que pensez-vous de l'univers de Xavier Durringer et de son approche du grand banditisme ?

Dosseh : C'est une approche qui me semble réaliste et pertinente.

Nessbeal : J'aime son univers sombre et esthétique, profond et réel. Cette atmosphère qui apparemment lui est propre, je l'ai découverte lors du tournage et je trouve qu'il a su mettre en image les arcanes du milieu.

Kool Shen : On sent que c'est quelqu'un qui a une certaine tendresse pour les « voyous », que c'est un milieu qu'il connaît plutôt bien mais qu'il décrit sans vouloir le glorifier.

Seth Gueko : Xavier m'a remarqué quand j'ai repris des dialogues de ses films dans les paroles de certaines de mes chansons. On a une passion commune pour la Thaïlande et ce qu'il en raconte est très cohérent. Il s'est inspiré et a fréquenté des voyous pour écrire une histoire qui tient le pavé. Les critiques de cinéma disent souvent d'un film que ça ne se passe pas comme cela « dans la vraie vie », mais ce qu'il se passe ici



dans ce film est on ne peut plus réaliste... et ça peut « péter » à tout moment comme c'est décrit ! Je suis un fan de Lady Bar 1 et 2, les téléfilms qu'il a tournés ici, en Thaïlande, et quand je revenais en France, je les matais en boucle pour combler mon mal du pays. Je connais les dialogues par cœur ! Ça me faisait patienter jusqu'à mon prochain voyage.

Comment s'est déroulée votre collaboration avec Sami Bouajila et Tewfik Jallab ? Vous ont-ils appris des choses et leur en avez-vous apprises ?

Dosseh : La collaboration s'est très bien déroulée. Je me suis même lié d'amitié avec Tewfik. Sami était un peu « le grand », voire « le grand frère » du tournage. J'avais donc bien plus à apprendre de lui que lui de moi. Ce sont de belles rencontres pour moi et une expérience très enrichissante.

Nessbeal : Ma collaboration avec Samy et Tewfik a été super. J'ai apprécié de travailler avec eux. En les observant, ça m'a permis de me lâcher et de vivre à fond mon rôle sans se prendre la tête. Surtout, ils m'ont appris que le cinéma, c'est se sacrifier, donner de soi pour la réussite du film. De moi, ils n'avaient rien à apprendre.

Seth Gueko : Ça s'est super bien passé. On était souvent ensemble, mais Sami est comme dans le film, un loup solitaire. Mais il m'a rassuré, mis en confiance. Je ne pensais pas que des acteurs de ce niveau là prendraient le temps d'expliquer le métier à des jeunes gars comme moi qui débutent. Sami a été comme un grand frère, il me disait de regarder les prises dans le combo : « Regarde, tu peux la faire mieux... ». Dans ma musique, je ne laisse personne me dire comment faire, mais là, il y a un chef d'orchestre. Le projet ne m'appartient pas, je dois satisfaire la commande du réalisateur. Certaines fois,



c'est dur pour l'égo, notamment quand le metteur en scène souhaite d'autres prises car ce n'est pas suffisamment bon. Je n'ai pas un égo d'acteur, mais un égo de rappeur. Du coup, cela pouvait m'arriver de me braquer. Sami était alors toujours là, à comprendre ce qui n'allait pas et à venir me conseiller avec des mots adaptés pour me donner envie de refaire la prise. J'ai compris qu'au cinéma, cela peut être au bout de la 27ème fois que la séquence est réussie. En ce qui me concerne, dans le rap, c'est l'opposé. Je garde toujours la 1ère ou la 2ème prise, la troisième peut-être. On ne se donne jamais 27 essais car vous ne la ferez jamais mieux que les trois premières.



Quelle a été pour vous la scène la plus difficile à jouer ? Et la plus facile ? Et pourquoi ?

Dosseh : La plus difficile : La scène où je me fais pendre par les pieds ! J'avais la tête en bas pendant plusieurs dizaines de secondes, le sang me montait à la tête...

Nessbeal : La scène la plus dure fût sur Bangla Road (Patong) de nuit : le bruit était intenable. Et la plus facile ? Sur le « boat », évidemment !

Kool Shen : La scène du dîner autour de la table ronde a été ardue. Comme il y avait beaucoup d'intervenants, il s'agissait d'être bon dans le timing, d'autant que c'était tourné en plan séquence. Donc, techniquement très compliquée.

Seth Gueko : Pas simple de simuler de prendre une balle et de tomber ! En fait, c'est dur de jouer la mort ! On m'a appris les techniques car j'en avais marre de tomber sur mes genoux. Avec mon gros corps de 100 kilos, ça faisait mal ! Et ça m'a rendu fou car on l'a refaite plein de fois, cette scène !

Pourquoi la Thaïlande est-elle devenue le point de chute rêvé des rappeurs et de toute une jeunesse française ?

Dosseh : Je ne saurais pas vous dire réellement pourquoi. Mais en me basant sur ma petite expérience (acquise durant le tournage), je peux comprendre qu'on ait envie de s'y baser. C'est un bel endroit avec des paysages magnifiques, des personnes accueillantes et, à quelques égards, cela m'a rappelé l'Afrique.

Nessbeal : Là, bas, tout est possible pour rien, les mecs ont la sensation d'être des rois ! Après, tout le monde n'a pas la même vision des choses. Certains comme moi vont là-bas pour les camps d'entraînement de boxe thaï ou pour les combats. Mais c'est aussi un magnifique pays avec des paysages à couper le souffle.

Kool Shen : Voilà trente ans que les banlieusards vont en Thaïlande pour le climat, le décor paradisiaque, les îles, le niveau de vie, la fête, mais aussi le calme... D'ailleurs, ça plaît aussi beaucoup aux retraités !

Seth Gueko : Il y a en Thaïlande un sentiment de liberté. On peut tout faire ici et le pouvoir d'achat, je ne vous parle même pas ! Vous êtes le roi du pétrole ! Ici, les gros ont des abdos et les chauves ont des cheveux. Tout le monde est beau en Thaïlande ! En mettant le doigt sur Patong, ça a ouvert les portes du Rap français et ça a fait venir d'autres rappeurs. J'y ai un peu contribué en vendant le pays à travers mes clips. Et puis il y a toujours eu les gens intéressés par la boxe Thaï. Ce sport de combat attire beaucoup de monde. Les gens allaient plutôt à Pataya, mais là aussi, j'ai mis mon petit grain de sel. Ça fait dix ans que je suis à Phuket. Quand je suis arrivé nous n'étions pas nombreux, aujourd'hui il y a plus de 400 expatriés Français sur Patong.





FICHE ARTISTIQUE

Medhi	<i>Sami BOUJILA</i>
Hicham	<i>Tewfik JALLAB</i>
Julia	<i>Mélanie DOUTEY</i>
Franck	<i>Hugo BECKER</i>
Winy	<i>Kool SHEN</i>
Goyave	<i>Hubert KOUNDÉ</i>
Zak	<i>Seth GUEKO</i>
Aom	<i>Sonia COULING</i>
Pichai	<i>Chalad NA SONGKHLA</i>
Tatiana	<i>Flore BONAVENTURA</i>
Slim	<i>NESSBEAL</i>
Dango	<i>Dorian N'GOUMOU dit DOSSEH</i>
Bodox	<i>HACHE P</i>

FICHE TECHNIQUE

Un film de	<i>Xavier DURRINGER</i>
Scénario de	<i>Xavier DURRINGER</i> <i>Jean MIEZ</i>
Produit par	<i>VITO FILMS</i> <i>NAÏA PRODUCTIONS</i>
Producteurs	<i>Isaac SHARRY</i> <i>Philippe AIGLE</i> <i>Séverine LATHUILLIÈRE</i> <i>Bruno PETIT</i>
Image	<i>Marie SPENCER – AFC</i>
Cadreur steadycamer	<i>Ramin POURSAID</i>
Montage	<i>Julien REY</i>
Son	<i>Guillaume SCIAMA</i> <i>David AMSALLEM</i> <i>Loïc GOURBE</i>
Décors	<i>Eric DURRINGER</i>
Costumes	<i>Soraya ATTALI</i>
Musique originale	<i>38ÈME DONNE</i>

Une coproduction
VITO FILMS NAÏA PRODUCTIONS 7 APACHE FILMS DIGITAL DISTRICT
avec la participation de *CANAL+ CINÉ+*
en association avec *COFINOVA 14* et *LA BANQUE POSTALE IMAGE 11*
avec la participation de *WT FILMS*
avec le soutien du *CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE*

